de ces assises de l'insurrection. Il n'y eut pas assez d'anathèmes dans la presse libérale ou impie contre le Pontife arriéré qui cherchait à éteindre le flambeau du progrès!

Certes! de progrès et de science les agitateurs n'en avaient pas grand souci; leur but, leur ambition suprème, c'était de frapper au cœur l'Église, ou, comme ils



disaient dans leur jargon, le Goliath pontifical. L'un d'eux, celui qu'on appelait le Petit-Tigre, va nous dévoiler cyniquement les desseins de la secte. Il écrit de Livourne à Nubius, le 5 janvier 1846:

« Le voyage que je viens d'accomplir en Europe a été aussi heureux que nous l'avions espéré. La chute des trônes ne fait plus doute pour moi qui viens d'étudier en France, en Suisse, en Allemagne et jusqu'en Russie le travail de nos Sociétés. L'assaut qui, d'ici à quelques années, et peut-être même à quelques mois, sera livré aux princes de la terre les ensevelira sous les débris de leurs armées impuissantes et de leurs monarchies caduques. Partout il y a enthousiasme chez les nôtres et apathie

ou indifférence chez les ennemis. C'est un signe certain et infaillible de succès; mais cette victoire, qui sera si facile, n'est pas celle qui a provoqué tous les sacrifices que nous avons faits. Il en est une plus précieuse, plus durable et que nous envions depuis longtemps. Vos lettres et celles de nos amis des États romains nous permettent de l'espérer; c'est le but auquel nous tendions, c'est le terme où nous voulons arriver. En effet, qu'avons-nous demandé en reconnaissance de nos peines et de nos sacrifices?

» Ce n'est pas une révolution dans une contrée ou dans une autre. Cela s'obtient toujours quand on le veut bien. Pour tuer sûrement le vieux monde, nous avons cru qu'il fallait étouffer le germe catholique et chrétien, et vous avec l'audace du génie, vous vous êtes offert pour frapper à la tête, avec la fronde d'un nouveau David, le Goliath pontifical. C'est très bien, mais quand frappez-vous? J'ai hâte de voir les Sociétés secrètes aux prises avec ces cardinaux de l'Esprit-Saint, pauvres natures étiolées, qu'il ne faut jamais sortir du cercle dans lequel l'impuissance ou l'hypocrisie les renferme.

» Dans le cours de mes voyages, j'ai vu beaucoup de choses et très peu d'hommes. Nous aurons une multitude de dévouements subalternes, ct pas une tête, pas une épée pour commander: le talent est plus rare que le zèle. Ce brave Mazzini, que j'ai rencontré à diverses reprises, a toujours dans la cervelle et à la bouche son rêve d'humanité unitaire. Mais à part ses petits défauts et sa manie de faire assassiner, il y a du bon chez lui. Il frappe par son mysticisme l'attention des masses. qui ne comprennent rien à ses grands airs de prophète et à ses discours d'illuminé cosmopolite. Nos imprimeries de Suisse sont en bon chemin: elles produisent des livres tels que nous les désirons; mais c'est un peu cher. J'ai consacré à cette propagande nécessaire une assez forte partie des subsides recueillis. Je vais utiliser le reste dans les Légations. Je serai à Bologne vers le 20 de ce mois. Vous pouvez m'y faire tenir vos instructions à l'adresse ordinaire. De là, je me transporterai sur les points où vous jugerez que ma présence dorée sera plus nécessaire. Parlez, je suis prêt à exécuter (1). »

A ce torrent qui montait, quelques princes opposaient bien çà et là quelques résistances, mais personne autant et plus efficacement que Grégoire XVI et son ministre Lambruschini.

Le cardinal Louis Lambruschini, qui rendit à l'Église de si grands services sous les pontificats de Léon XII, de Pie VIII et Grégoire XVI, mérite ici une mention spéciale. Né à Sestri di Levante, en Ligurie, le 2 juin 1776, il entra jeune encore dans la Congrégation des Barnabites; à dix-sept ans, il prononçait ses vœux solennels. Après avoir achevé ses études à l'Université de Macerata, il vint à Rome où le car-

dinal Gerdil le prit en affection. Il fut nommé professeur de théologie et de philosophie à Bologne.

Lorsque PieVII futenlevé de Rome, Lambruschini dut s'éloigner de ses élèves et rentra momentanément dans sa famille où il continua de se livrer à l'étude. Sa science fut bientôt si célèbre que le cardinal Consalvi disait un jour en présence du Sacré-Collège: « Le Fr. Louis est né pour les choses difficiles et sublimes. »

Le cardinal Spina partageait si bien cette opinion que lorsqu'il dut quitter son siège archiépiscopal de Gênes pour la légation de Bologne, il proposa pour le remplacer Louis Lambruschini. Celui-ci supplia qu'on lui épargnât un tel fardeau, mais le pape Pie VII lui ordonna nettement d'accepter, et l'humble religieux se soumit. Bientôt après (1819), il recevait la con-

sécration épiscopale des mains du cardinal Della Sommaglia et se rendit à Gênes.

Pendant huit années, il gouverna ce grand diocèse, exerçant sur tous un immense ascendant que lui assuraient sa science et plus encore ses vertus.

En 1827, Léon XII jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en France à titre de nonce à la place de Mgr Macchi, archevêque de Nisibe, rappelé à Rome.

Le nouveau représentant du Pape ne tarda point à se concilier l'estime et le respect de la cour et du clergé de France. Tel était le respect dont l'opinion publique entourait le vénéré prélat que la chute de Charles X et les troubles de 1830 n'ôtèrent rien à la haute considération dont il jouissait, et qu'il eut la confiance de la nouvelle



monarchie, comme il avait eu celle de l'ancienne. L'histoire des faits mémorables de sa nonciature forme un volume énorme, où l'on peut voir combien il apporta de zèle et d'activité à servir l'Église.

Grégoire XVI le rappela auprès de lui et le nomma cardinal dans le Consistoire du 30 septembre 1831. A défaut de la coutume, qui lui assurait cet honneur, ses services le lui avaient largement mérité.

⁽¹⁾ Crétineau-Joly. L'Église Romaine en face de la Révolution, t. II, p. 388.

Le Pape conféra au nouveau cardinal les fonctions de préfet des hautes études ecclésiastiques, le protectorat de la bibliothèque Vaticane, et le chargea plusieurs fois de missions importantes. Il le consultait dans les affaires difficiles, et l'avis de Lambruschini l'emportait presque toujours.

En 1836, Grégoire XVI le nomma secrétaire d'État et se plut à combler d'honneurs son fidèle ministre : il le nomma secrétaire des Brefs pontificaux, grandmaître de l'Ordre de Jérusalem et de Malte, grand chancelier des Ordres pontificaux équestres, et enfin évêque de Sabine. Vers ce temps, Lambruschini composait en latin, sur l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, une dissertation théologique, vrai chef-d'œuvre du genre, et qui fut traduite dans toutes les langues de l'Europe. Il préparaît ainsi, avec le cardinal Villecourt, les voies au grand acte dogmatique de Pie IX.

Quand Grégoire XVI sentit sa fin approcher, il voulut mourir entre les bras de son ministre, qui était en même temps son ami. Lambruschini lui ferma donc les yeux, et son immense douleur fit comprendre par quels liens étroits son âme était unie à celle du grand Pontife.

Dès le début de son pontificat, Pie IX continua à Lambruschini la confiance de Grégoire XVI, et lui demanda les mêmes fidèles services.

Il le nomma préfet de la Congrégation des Rites et peu après le transféra au siège de Porto. Puis, quand la Révolution triompha dans Rome, Lambruschini fut exilé à Naples; mais il en revint quand Pie IX put reprendre possession de son siège, grâce aux armes de la France.

Le 12 mai 1854, âgé de soixante-dix-huit ans, le vénérable cardinal allait recevoir sa récompense. On a de lui deux volumes publiés en 1833 comprenant des opuscules de piété sur sainte Thérèse, sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et une méthode d'oraison.

Louis Lambruschini avait un frère ainé, Jean-Baptiste, né le 28 octobre 1755, et qui fut évêque d'Orvieto, mort en 1822. Écoutons le jugement de Crétineau-Joly sur ce grand ministre :

'« De l'école et presque de la taille des Consalvi, avec un caractère et des qualités diamétralement opposés au cardinal Bernetti, Louis Lambruschini était digne de le remplacer. Formé à l'école des Barnabites, il sait que la politique n'est que la conciliation des intérêts. Dès qu'elle veut concilier des opinions, elle s'égare. Il s'attache donc à pacifier les esprits. Chez lui le cœur ne fera jamais jeu avant la tête; mais dans un pays où les affaires ne sont jamais simples, - car les Italiens ont pour principe de les égarer dans un labyrinthe de circonlocutions et de particularités dont eux seuls veulent tenir le fil, - Lambruschini affecte de dédaigner ces petites ruses. Possédant la grande science diplomatique, l'art de ne rien dire et de tout faire dire aux autres, intelligence supérieure et théologien consommé, Lambruschini se plaisait à faire montre de son pouvoir. Il avait l'ostentation de toutes ses vertus et l'orgueil de sa probité. Avec desidées de justice, profondément enracinées dans l'âme, il pensait qu'après tant d'exemples d'inutile clémence, il fallait laisser aux sévérités de la loi une initiative dont Bernetti s'était contenté de menacer la Révolution. Ces sévérités n'aggravèrent point le mal; elles lui servirent seulement de prétexte..... Tout devenait matière à discussion, tout se transformait en sujet de révolte. Du haut de la chaire apostolique, Grégoire, témoin de tant de perturbations, suppliait les princes et les peuples de ne pas s'écarter du sentier de la vérité ou de la justice; et les princes, frappés de cécité volontaire, donnaient aux peuples l'exemple du mépris de tous les droits.... »

XIV. GRÉGOIRE XVI CONDAMNE LES ÉCARTS DE LA PHILOSOPHIE MODERNE — DOCTRINE D'HERMÈS ET DE L'HERMÉSIANISME EN AL-LEMAGNE — DE BAUTAIN ET DE SON SYS-TÈME EN FRANCE

Gardien vigilant de la foi, tenant d'une main sûre le gouvernail de l'Église, Grégoire XVI s'inquiétait des tendances philosophiques qu'il remarquait en France et en Allemagne. Ici les doctrines d'Hermès corrompaient les esprits en les entraînant dans un scepticisme universel; là les erreurs de Lamennais se dessinaient de plus en plus clairement comme subversives de toute autorité dans l'Église et dans l'État

Parlons d'abord d'Hermès et du système que, de son nom, on appela l'hermésianisme.

Georges Hermès était né à Drayer-Walde, en Westphalie, le 22 avril 1775. Élève de l'Université de Munster, puis professeur au gymnase de cette ville, il fut ordonné prètre en 1799. En 1805, il publiait un premier travail : De la vérité intérieure du christianisme, qui lui valut la chaire de théologie à l'Université de Munster. C'est pendant qu'il occupait ces fonctions que Hermès inventa, puis développa son système. D'après lui, la connaissance de la vérité s'acquiert non par la foi, mais par les recherches scientifiques; elle est le produit et le propre de la raison humaine.

Afin de se mieux pénétrer de sa propre doctrine, Hermès s'efforça de ne rien laisser subsister en lui de ce qu'il avait appris, ajoutant que, pour marcher plus sûrement, il ne considérait comme vrai que ce qu'il lui serait impossible de nier.

Ces théories, nébuleuses comme les élucubrations philosophiques de Kant et d'Hégel, se réduisaient pourtant à trois points principaux :

1º L'homme est-il en général capable de juger sûrement ce qui est vrai, ce qui est réel?
2º Dieu existe-t-il, et quels sont ses attributs?

3º La révélation est-elle possible et sous quelles conditions existe-t-elle réellement?

L'examen de ces trois points fait l'objet de la célèbre *Introduction philosophique* d'Hermès qui avait paru à Munster en 1819.

A cette date, Hermès était encore professeur à l'Université de cette ville, mais cette même année il fut transféré à celle de Bonn; en 1825, l'archevêque de Cologne, comte Spiégel, le nommait chanoine; il mourut le 26 mai 1831, non sans avoir éprouvé un très vif chagrin, celui de voir disparaître un système de philosophie morale calqué sur son système de théologie.

Le travail, paraît-il, était prêt à être livré à l'impression, quand un domestique du savant, ne comprenant rien sans doute à la beauté des théories de son maître, déchira le manuscrit et s'en servit pour faire des

cornets à café et pour allumer son feu.

Si ce domestique eût agi de même pour les premiers manuscrits d'Hermès traitant les questions théologiques, il eût épargné à la mémoire de son maître la honte d'une réprobation solennelle.

Ce ne fut, en effet, qu'après la mort du professeur que ses doctrines, combattues par les uns, défendues par les autres, devinrent l'objet de polémiques ardentes. Bref, elles furent déférées à Rome, examinées et condamnées deux fois, le 26 septembre 1835 et le 7 janvier 1836, comme conduisant directement au scepticisme ou à l'indifférence.

Cette condamnation ne déconcerta point les tenants du système; ils convinrent que les propositions condamnées avaient bien mérité de l'être, mais qu'elles n'étaient pas celles d'Hermès.

Les jansénistes de Port-Royal n'auraient pas mieux trouvé.

Un nouvel examen fait par le R. P. Roothaan, général des Jésuites, par le cardinal Lambruschini et par Grégoire XVI lui-même, ne modifia rien aux premières appréciations sur les livres et le système, qui restèrent frappés et condamnés. Braunn, Elvenich et Balzer, les principaux partisans d'Hermès, ne se rendirent pas plus à la seconde sentence qu'à la première. S'opiniâtrant dans leur défense, ils adressèrent à Lambruschini un troisième mémoire que le cardinal, impatienté, leur retourna sans l'avoir même décacheté (6 avril 1838). Alors, tous les professeurs de Munster, de Bonn, de Trèves et d'ailleurs, qui jusque-là s'étaient montrés rebelles aux décisions pontificales, se soumirent, à l'exception de Braunn et d'Achterfeld, qui s'obstinèrent et durent résilier leurs fonctions de professeur.

Les protestants d'Allemagne les considérèrent comme des martyrs de la liberté scientifique, mais l'hermésianisme mourut ou plutôt s'affaiblit, car les schismes et les hérésies meurent-ils jamais complètement?

En 1847, l'archevêque de Cologne et, l'année précédente, Pie IX lui-même renouvelèrent les condamnations contre les der-

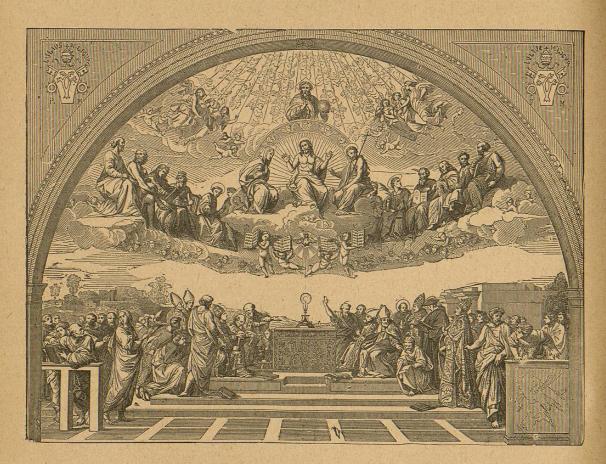
⁽¹⁾ L'Église romaine en face de la Révolution, t. II, p. 356 et suiv.

niers tenants de ces doctrines dangereuses.

Partant d'un principe opposé, plus philosophe que théologien, jadis égaré par le rationalisme, l'abbé Bautain poursuivait dans le même temps une doctrine contraire. Pour en finir avec l'erreur dominante de ce siècle, il proclamait l'impuissance métaphysique de la raison pour connaître et démontrer les vérités de l'ordre moral et religieux, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc. (1).

En 1831, des plaintes s'élevèrent_contre le brillant professeur du Petit Séminaire de Strasbourg. Mgr Le Pape de Trévern, évêque de cette ville, déféra à Rome cette doctrine que Grégoire XVI condamna en 1838; Bautain se soumit humblement.

C'est encore sous le pontificat de Grégoire XVI que les doctrines subversives de Saint-Simon et de Fourier se répandirent dans la société française, et de là passèrent les Alpes et le Rhin. Si le bon sens public

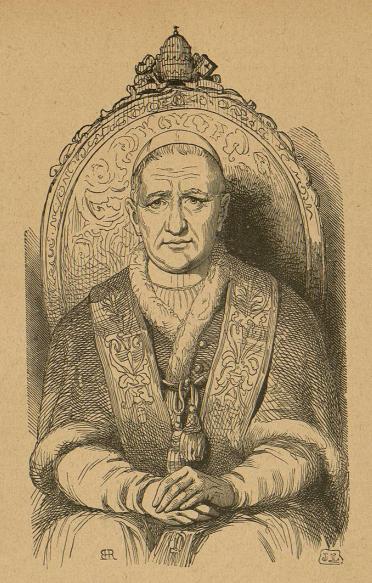


DISPUTE DU SAINT SACREMENT

fit justice des théories saugrenues du premier et des phalanstères du second, on ne peut nier que le matérialisme abject, que le communisme, et un peu plus tard le collectivisme, n'aient pris naissance dans les utopies de ces esprits détraqués.

Admirable disposition du divin Fondateur de l'Église qui a promis à Pierre et à ses successeurs de les assister jusqu'à la fin des temps, et, qui, selon les besoins de chaque époque, pose sur les lèvres infaillibles du Pape les paroles qui affirment toute vérité, les décisions qui finissent toute controverse, la lumière qui éclaire tous les esprits dociles et confond toute erreur!

Gloire soit à jamais rendue à l'épouse de Jésus-Christ!



GRÉGOIRE XVI

CHAPITRE III

LES ERREURS MODERNES - LA MORT

XV. GRÉGOIRE XVI ET LAMENNAIS — VOYAGE A ROME — AUDIENCE CÉLÈBRE — CONDAM-NATION DU SYSTÈME DE LAMENNAIS — « LES PAROLES D'UN CROYANT » — LA RÉVOLTE ET LA CHUTE DÉFINITIVE

La condamnation des erreurs d'Hermès et de Bautain avait été précédée d'une autre dont le retentissement fut immense et dure encore. Nous voulons parler de Lamennais. Dans sa biographie (1), nous avons racenté sa chute et les causes qui la déterminèrent; il ne sera pas inutile d'y revenir ici et de résumer les doctrines que Grégoire XVI, poussé à bout, dut condamner en 1834.

Sans songer, dit Crétineau-Joly, qu'il est inutile de prêter de la lumière au soleil, Lamennais, avec une opulence d'images passionnées, s'efforça de renouveler la loi de Dieu et de porter l'Église en

⁽¹⁾ N° 26 des Contemporains.

⁽¹⁾ Voir sa biographie, nº 225 des Contemporains.